

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **Dufour, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **23 (1885)**

Heft 16

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-188701>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 SUISSE : un an 4 fr. 50
 six mois 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin
 MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en
 s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. —
 Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

PRIX DES ANNONCES
 du Canton 15 c. } la ligne ou
 de la Suisse 20 c. } son espace.
 de l'Étranger 25 c.

L'HYGIÈNE DOMESTIQUE

Conférences pour dames, par Mlle de Thilo.

La chambre à coucher. — Les bains. La chambre à coucher est la pièce où nous passons presque les deux tiers de notre vie. On y couche, on s'y habille, on y est malade, on y passe sa convalescence et souvent on y vit. Malheureusement, on y entasse énormément de mobilier. Je sais bien que la plupart des objets qui s'y trouvent sont nécessaires, sauf les rideaux de lit ; mais il ne faut point oublier qu'ils absorbent de l'oxygène, et, à moins d'une ventilation énergique, l'oxygène ne se renouvelle pas et l'acide carbonique, joint aux émanations des habitants, règne librement dans la chambre. Il n'est pas étonnant que tant de personnes se plaignent, le matin, d'être plus fatiguées qu'elles ne l'étaient le soir en se couchant, d'avoir mal au cœur, à la tête, de se sentir alourdies, hébêtées.

Pendant la nuit, on peut remédier à ces inconvénients en laissant la porte entr'ouverte, ou par un ventilateur à la fenêtre. Pendant le jour, favorisez une abondante ventilation, laissez entrer à flots l'air et le soleil, au risque de faner vos meubles. Une fenêtre grande ouverte est moins dangereuse que les petits courants d'air provenant de fenêtres et de portes mal fermées. Il faut, de même, ouvrir la fenêtre quand il y a des malades et ne point la laisser dans une chambre remplie de leurs émanations. En couvrant bien un malade, en lui mettant au besoin un linge fin ou un voile sur la figure, on peut laisser la fenêtre ouverte pendant 20 à 30 minutes, selon la saison, deux ou trois fois par jour. Les malades ne s'en portent que mieux.

Les bains entretiennent non seulement la propreté, mais ils sont nécessaires à la santé de la peau. La peau est un organe de sécrétion, de sensation et de respiration ou plutôt d'aspiration ; c'est à sa surface que se déverse le contenu des glandes tégumentaires et des glandes sudoripares. Ces glandes, au nombre de 2 à 3 millions, sécrètent la transpiration. Les glandes tégumentaires, qui se trouvent partout dans la peau, et surtout au pourtour des poils, déversent la graisse à la surface de la peau. En outre, la couche superficielle se détache continuellement de la couche sous-jacente sous forme de petites pellicules. Or, ce mélange de sueur, de graisse, de pellicules et de poussière recouvre la peau plus ou

moins, s'il n'est enlevé par des lavages ou des bains. Si cette couche n'est pas ôtée, elle entrave l'exhalaison des différents produits que la peau est chargée de mettre hors du corps.

Les lavages sont toniques. Le matin, au sortir du lit, ils sont un excellent stimulant et jouent un grand rôle dans le traitement de l'anémie. Les bains tièdes calment les enfants agités, qui ont des convulsions. On ferait bien aussi d'accoutumer les enfants aux lavages, tout en ayant soin de consulter leur individualité ; mais si un enfant ne supporte pas l'eau froide, il ne faut point le forcer, mais commencer par des lavages tièdes.

(La fin au prochain numéro.)

On nous communique les vers suivants, datés d'Yverdon, 1^{er} août 1877, et dus à la plume spirituelle de M. A. Dufour. Nous les trouvons si charmants, si riches d'images poétiques et de sentiments relevés, qu'ils ne peuvent manquer d'être appréciés par nos lecteurs, et tout particulièrement par nos lectrices. Ils furent adressés aux parents d'une jeune fille qui s'était égarée dans la montagne, pendant une promenade aux environs de Louèche :

Au *Pas-du-Loup* la cohorte joyeuse
 Grimpe en chantant à l'heure du réveil,
 Et le glacier, sous les feux du soleil,
 Drape sa robe glorieuse.
 Bien haut, dans l'air, plus d'un crave effaré,
 Comme un fantôme émergeant de la nue,
 D'un cri strident, en passant les salue,
 Et le gazon tout exprès s'est paré.
 Le safran des crocus, l'azur des gentianes,
 La soldanelle éclore aux abords du névé,
 Splendide et pur écrivain qu'une nymphe eût rêvé,
 Distillent la rosée en perles diaphanes.
 Tout est plaisir, tout est bonheur ;
 On se plaît même à la fatigue,
 Tant en ce jour, Dieu fut prodigue
 Et de lumière, et de couleur !

Mais l'heure a fui, — le temps les presse,
 L'ombre grandit, il se fait tard,
 Et, sans pitié pour la jeunesse,
 L'âge mûr sonne le départ.

Une enfant s'attardait, voulant grossir la gerbe
 Qu'elle avait moissonnée à travers les sentiers ;
 Elle allait butinant sur le roc et dans l'herbe,
 Et dépouillant les églantiers.

Tout à coup son pied manque! Elle entrevoit l'abîme,
Heurte son front si pur contre un caillou tranchant,
Pousse un cri de douleur, défaillit, se ranime,

Et tombe encor en trébuchant!

Mais au bord du couloir un mélèze se dresse,
Et l'enfant s'y cramponne, et de ses bras crispés,
Se retient à la vie, à ce tronc qu'elle presse,
Au flanc des rochers escarpés!

Et son regard alors, sondant le précipice,
Voit son butin du jour, son doux trésor de fleurs,
S'éparpillant au loin, qui bondit et qui glisse

Et se perd dans les profondeurs!

On s'approche! Et l'enfant n'aurait qu'un mot à dire,
Hélas!... Sa voix éteinte a trahi son effort

Et quelques pas plus haut, on passe avec un rire,

La laissant seule..... avec la mort!

Elle s'évanouit, plus froide que la pierre

Qui vient de la meurtrir; sa lèvre en se glaçant,

Cependant balbutie une vague prière

Qui monte vers le Tout Puissant.....

La nuit descend, l'étoile brille,
Les parents pleurent,— mais là-haut,

Dieu veille sur la pauvre fille,

Et la mousse des bois l'habille

Ainsi que d'un duvet bien chaud.

Dieu dit à la nuit: Sois clémente!

Au vent: Fais ton souffle plus doux!

Au rocher: Berce l'innocente!

A l'enfant: Reste confiante!

A ceux qui pleurent: A genoux!

Quels sont ces cris lointains, ces torches vagabondes

Parcourant en tous sens et les gorges profondes

Et les monts sourcilleux étonnés de ce bruit?...
Les braves montagnards viennent à la rescousse,

Leur troupe va, revient, monte, descend, rebrousse;

De violentes lueurs incendient la nuit.

Hourrah! Trois fois hourrah! Nous l'avons retrouvée!

Ce formidable cri vibre dans la vallée.....

Quand les guides, formant un cortège joyeux,

Descendent des hauteurs, déjà l'aube est aux cieux.

Mais elle, quittant la civière,

Malgré ses robustes sauveurs,

S'avance, pâlotte, mais fière,

Et, dans les deux bras de son père,

Souriante, à travers ses pleurs:

« Papa, je suis très bien, dit-elle,

Ce sang, c'est une bagatelle,

Seulement... j'ai perdu mes fleurs! »

Un dîner à l'Hôtel Continental.

Un aventurier américain, habitant Paris, qu'on croyait très riche, fit publier, il y a quelques années, dans les journaux de la grande ville, l'annonce suivante:

« QUI VEUT GAGNER DEUX MILLE DOLLARS?... »

« La dite somme sera payée en or, par M. Mathew
« Peppermint, aux cinq premiers citoyens améri-
« cains qui se présenteront pour dîner avec lui,
« samedi prochain, à l'Hôtel Continental. Avant de
« toucher, chacun des convives devra manger, en
« présence de M. Peppermint: le premier, un rat
« vivant; le second, une salade de cloportes; le
« troisième, un serpent cru; le quatrième, un plat

« de yeux de lapins au vinaigre; le cinquième, une
« bouillie de papier. »

L'avis se terminait en prévenant les intéressés que le premier qui se présenterait choisirait son plat.

En même temps, l'annonce rendait rêveurs les nombreux déçavés de la grande ville, joueurs malheureux, mineurs ruinés, négociants en déconfiture, etc., etc. Si bien que, le lendemain, M. Peppermint reçut à l'hôtel une foule de visiteurs, qui tous demandaient à gagner les deux mille dollars.

Mais, fidèle à sa parole, il choisit les cinq premiers, cinq pauvres diables tout râpés qui lui promirent d'avoir l'énergie nécessaire pour accomplir jusqu'au bout sa singulière fantaisie. Il leur annonça, d'ailleurs, qu'en dehors des plats convenus, il leur donnerait un dîner magnifique, arrosé des vins les plus généreux.

Et il le fit.

Le samedi suivant, à sept heures du soir, les cinq convives étaient exacts au rendez-vous, pâles de dégoût d'avance, mais résolus comme des gens qui marchent au feu.

Ce fut par un excellent potage à la tortue, accompagné d'un vieux sherry, que le repas commença.

Il continua par un homard au kari et par toutes sortes de plats plus américains les uns que les autres. Quant aux vins, ils étaient français, et le moindre coûtait vingt-cinq francs la bouteille.

Tout cela ne ragaiardissait qu'insuffisamment les invités de M. Peppermint, et ils durent penser de toutes leurs forces aux deux mille dollars promis, lorsqu'ils virent entrer cinq maîtres d'hôtel portant gravement le rat vivant, la salade de cloportes, les tronçons de serpent cru, le plat d'yeux de lapins au vinaigre et la bouillie de papier.

M. Peppermint se leva, porta un toast au président des Etats-Unis, but à l'avenir de la libre Amérique et fit savoir qu'un orchestre engagé par lui allait exécuter l'air national pour donner du cœur aux cinq gentlemen qui avaient bien voulu accepter son invitation. Il termina en expliquant ce qui lui avait donné l'idée de cet étrange dîner.

— Quand j'étais pauvre, dit-il, je me répétais souvent que je mangerais n'importe quoi pour deux mille dollars, mais personne ne m'a jamais offert cette occasion de faire fortune. Devenu riche, j'ai considéré comme un devoir de la proposer à mes jeunes concitoyens.

Allez-y, messieurs, mes dollars sont prêts.

Alors, pendant que les musiciens commençaient le *Yankee Doodle*, on vit un spectacle véritablement désolant. L'homme au rat était en difficultés sérieuses avec son rongeur, qui lui avait cruellement mordu le bout du nez, si bien qu'il avait dû se résigner à commencer par le train de derrière, à la grande indignation du rat, qui poussait des cris affreux. Celui à qui était échue la salade de cloportes y avait vainement accumulé les épices, ce qui n'empêchait pas les vilaines bêtes de grouiller. Entre chaque bouchée, il buvait une gorgée d'eau-de-vie. Rien ne saurait donner une idée de l'air